

Nakur : un émirat rifain pro-omeyyade contemporain des Aghlabides

Patrice Cressier

Un avertissement s'impose avant d'entrer dans le vif du sujet de ce volume dont le titre est, ne l'oublions pas : *The Aghlabids and Their Neighbors*. En effet, les émirats aghlabide d'Ifriqiya et salihide de Nakur ne furent jamais voisins au sens strict puisque, entre l'un et l'autre, s'étendaient les états du Maghreb central (rustumide de Tahert, idrisside de Tlemcen). Si des contacts, directs ou indirects, durent exister, ils ne sont documentés ni par les sources écrites, ni – à ce jour – par l'archéologie. L'évocation simultanée des deux émirats dans un même texte est tout à fait exceptionnelle et se résume pratiquement à l'allusion – anecdotique sans doute dans l'esprit de l'auteur – que fait Ibn 'Idhari au début du règne de Sa'id b. Idris dans le *bilād* Nakur, à propos d'un fait survenu en contexte aghlabide en 830¹. Et lorsqu'en 917, en une macabre visite *post-mortem*, la tête de Sa'id b. Salih (cinquième ou sixième émir, selon que l'on suit al-Bakri ou Ibn Khaldun) et celles de ses proches sont exhibées sur les remparts de Raqqada², il y a déjà sept ans que la capitale aghlabide est devenue le siège du pouvoir califal fatimide.

Tout sépare, d'ailleurs, les deux états comme les deux dynasties qui les fondèrent et les gouvernèrent. Au territoire non romanisé et non urbanisé, au peuplement quasi exclusivement amazigh, qui devint l'émirat rifain à partir peut-être de 709, s'oppose une Ifriqiya au dense réseau urbain, province romaine puis byzantine avant d'avoir vu naître Kairouan, première et prestigieuse capitale islamique du Maghreb. Si la dynastie aghlabide doit son existence même au califat abbaside dont elle tire sa légitimité, les Salihides sont du début à la fin de leur histoire de fidèles soutiens puis des protégés des Omeyyades. D'abord des califes d'Orient, car le territoire aurait été donné en *iqṭā'*³ au fondateur de la dynastie par al-Walid I (705-15), puis à leurs descendants cordouans, puisque Nakur accueillit et permit la traversée de la

1 Ibn 'Idhari, *Kitab al-bayan*, 1:103 (édition de G. S. Colin et E. Lévi-Provençal, publiée par Brill, 1948-51).

2 Al-Bakri, *Kitab al-masalik*, 191 (édition et traduction de M. G. de Slane, publiée par Adrien-Maisonneuve, Paris, 1965).

3 « Terres arrachées au domaine de l'État et concédées à des chefs militaires ou de hauts fonctionnaires » (Sourdel et Sourdel-Thomine, *Vocabulaire de l'islam*, 55).

Méditerranée à ‘Abd al-Rahman b. Mu‘awiya al-Dakhil qui, en al-Andalus, allait devenir ‘Abd al-Rahman I.

Alors pourquoi, dans un ouvrage centré sur les Aghlabides, vouloir traiter d’une dynastie aussi éloignée de ceux-ci, tant par ses racines que par sa forme de gouvernement, considérée de plus comme marginale et d’importance secondaire par la plupart des historiens ?⁴

Il me semble que c’est justement par la prise en compte des profondes différences constatées entre les deux états que nous comprendrons mieux le destin de chacun. Mais, surtout, il nous faudra accepter que, non seulement le modèle politique aghlabide ne fût pas unique au sein des émirats nés de l’érosion territoriale du califat, mais qu’il fut sans doute minoritaire. Celui qu’assumèrent les Salihides ne leur assura sans doute pas une aussi grande puissance, mais leur permit une longévité bien supérieure à toute autre entreprise politique similaire dans le Maghreb du haut Moyen Âge. La dynastie aghlabide dura cent-dix ans, période qui correspondit aux règnes de trois ou quatre⁵ seulement des souverains de Nakur. Celle des Salihides, fondateurs du premier état autonome maghrébin, se serait maintenue au pouvoir plus de deux siècles !

En tout état de cause, et tel qu’il est annoncé dans le titre de cette communication, le sujet est bien trop vaste pour être traité dans l’espace ici imparti et je me limiterai à en aborder quelques aspects qui, dans cette optique, me semblent éclairants⁶.

A dynastie mineure, production historiographique clairsemée ?

« État marginal », « dynastie mineure », Nakur et ses émirs n’ont guère bénéficié de l’attention des historiens modernes, pas plus que leur territoire n’a été profondément sillonné par les archéologues.

Tout au long du xx^e siècle, leur présence est pour le moins discrète dans les manuels d’histoire et dans les ouvrages généraux⁷ et il faut attendre le petit

4 De ce point de vue, le titre de l’opuscule d’Isidro de las Cagigas, *Dinastías menores del Magreb*, est significatif.

5 Selon que l’on suit la chronologie d’al-Bakri ou celle d’Ibn Khaldun.

6 Du fait des limites imposées aux communications, je n’aborderai pas la question du territoire, de ses frontières, de la distribution du peuplement, de la hiérarchisation des établissements humains et de l’organisation de l’espace en général. Sur ces sujets, c’est évidemment l’archéologie qui doit être sollicitée au premier chef.

7 À peine plus d’une page dans Terrasse, *Histoire du Maroc*, 1:131-2 ; rien dans Laroui, *L’histoire du Maghreb*. Charles Pellat, *Encyclopaedia of Islam*, 2^e éd., s.v. « Nakūr », 7:941-3, est plus généreux : deux pages et demie.

livre susnommé d'I. de las Cagigas pour qu'une monographie, très événementielle, leur soit dédiée⁸. En France, un travail universitaire de grande qualité est mené à bien dans les années 1970, mais est resté hélas inédit⁹. En Espagne, on ne peut guère citer ensuite qu'une tentative de synthèse, méritoire mais modeste, publiée au milieu des années 1980¹⁰. Un peu plus tard cependant, se fait jour au Maroc un vrai regain d'intérêt, d'abord dans le cadre d'un travail de géographie historique¹¹, puis sous la forme – enfin – d'une monographie suivie de plusieurs articles du même auteur¹².

Une double clef de lecture permet d'expliquer ce qui, durant près d'un siècle, fut probablement plus qu'un simple désintéret de la recherche universitaire envers le royaume de Nakur. Il est clair tout d'abord que l'importance prise par le chérifisme comme source de légitimité dans le Maroc moderne a engendré une focalisation de l'historiographie du haut Moyen Âge sur les Idrissides aux dépens non seulement des régimes « déviants » (kharidjites de Sijilmassa, Barghwatta, etc.), mais aussi de ceux à qui il fallait bien reconnaître un enracinement plus ancien et un choix dogmatique plus orthodoxe (les Salihides). De son côté, l'histoire coloniale ne pouvait pas ne pas constater la coïncidence géographique entre un royaume « berbère » de Nakur et une éphémère république du Rif dont le centre politique¹³ se situait à quelques kilomètres à peine de la capitale disparue : il n'était pas question de fournir le moindre argument à la revendication indépendantiste.

À l'inverse, c'est cette coïncidence même qui dut faire que les recherches archéologique relatives à Nakur furent sensiblement plus précoces, car ce fut un chef de poste (*interventor*) de l'administration coloniale espagnole qui, dès la fin des années 1920, entreprit des fouilles sur le site, dont l'emplacement était bien connu de la mémoire collective locale (sous le toponyme « Tamdint »), fouilles dont on ignore tant l'étendue que la localisation exacte¹⁴. Les rares

8 Cagigas, *Dinastías menores del Magreb*.

9 Canamas, *Les sources arabes*. Je remercie son auteur de me l'avoir communiqué.

10 Gozalbes Busto, « El reino de Nakur en la Edad Media », 27-69.

11 Siraj, *L'image de la Tingitane*.

12 Historien mais aussi enfant du pays : Tahiri, *Imarat Bani Salih*. Voir aussi, entre autres articles : « Los Omeyas en el Magreb », 282-93 ; « Proceso de urbanización en el Rif », 37-47 ; « Los omeyas y al-Magrib », 17-32 ; « Rif al-Maghrif », 33-50 ; « Bereberes en al-Andalus », 51-71 ; « La intervención del califato de Córdoba », 73-84.

13 On se souvient que le village natal d'Abdelkrim, Ajdir, n'est qu'à quelques kilomètres du site de Nakur.

14 A. Sánchez Pérez reconnaît le site dès l'été 1926. Les fouilles ont lieu en 1929. Les publications sont plus tardives : Sánchez Pérez, « El misterioso Rif occidental », 19-20 ; « El reino rifeño de Nekor », 26-30 ; « Datos históricos », 29-47.

interventions postérieures ne furent plus que ponctuelles : simple visite archéologique du prêtre et archéologue amateur C. Morán Bardón, nouveaux sondages – dont on ignore à peu près tout – par A. Mekinasi¹⁵. Vingt ans plus tard il me fut donné d'intégrer le site de Nakur dans une prospection archéologique conçue cette fois à l'échelle de l'émirat dans son entier, depuis Melilla à l'est jusqu'à Masttasa à l'ouest, et prenant en compte le fonctionnement de tout ce territoire de façon diachronique¹⁶. Peu après, une équipe américaine pratiqua une fois encore des sondages-tests à l'emplacement de la capitale disparue, dont les résultats sont partiellement publiés¹⁷. En 1996, au début d'un programme plus vaste consacré à la genèse de la ville islamique au Maroc, nous avons repris à notre tour les questions de la fondation de la ville de Nakur, de son impact dans l'environnement, et de sa culture matérielle¹⁸ (cf. infra). Si l'on exclut des fouilles d'urgence récentes pratiquées sur le site d'al-Mazamma, port médiéval le plus proche de la capitale, et restées inédites, les derniers travaux en date sont ceux du programme maroco-italien de prospection archéologique régionale ; centré sur la période antique, il n'en a pas moins permis des observations très nouvelles sur certains des établissements satellites de l'émirat¹⁹.

On comprend mieux alors pourquoi, au bout de bientôt un siècle, les informations archéologiques recueillies sur la ville et sur le royaume de Nakur sont aussi fragmentaires et hétérogènes et pourquoi nous sommes encore si mal renseignés sur sa culture matérielle.

Le flou de l'histoire événementielle

Pour revenir brièvement à l'histoire textuelle, il faut rappeler que les principales données permettant de reconstruire l'histoire de l'émirat de Nakur nous sont offertes par al-Bakri (XI^e siècle), Ibn Khaldun et Ibn al-Khatib (écrivain

15 Morán Bardón, « Antiguas poblaciones del Rif », 35-56 ; Mekinasi, « Reconocimientos arqueológicos en el Rif », 156-8.

16 Cressier, « Prospection archéologique dans le Rif » ; « Le développement urbain », 173-87 ; « Nakūr (IX^e-X^e siècles) », 127-41.

17 Redman, « Survey and Test Excavation », 311-49.

18 Programme franco-marocain de coopération archéologique : « La naissance de la ville islamique au Maroc : Nakūr, Aǧmāt, Tāmdult » (Casa de Velázquez : Madrid ; СИГАМ-UMR 5648 : Lyon ; INSAP : Rabat), dirigé par P. Cressier (CNRS) et L. Erbatī (INSAP). Sur Nakur : Ación Almansa et al., « La cerámica a mano de Nakūr », 45-69 ; Ación Almansa et al., « Les céramiques tournées de Nakūr », 621-32 ; Cressier et al., « La naissance de la ville islamique », 108-29 ; Cressier, « Nakūr (IX^e-X^e siècles) » ; González Villaescusa, « XII. Los perímetros irrigados », 347-52.

19 Papi e Vismara, *Paesaggi antichi del Marocco* ; Coletti, « I problemi dello Studio », 87-109.

tous deux au XIV^e siècle), sachant que des auteurs comme al-Ya'qubi (IX^e siècle), Ibn Hawqal (X^e siècle), Ibn Hayyan (XI^e siècle), al-Idrisi (XII^e siècle) ou Ibn 'Idhari (XIV^e siècle) apportent aussi des informations intéressantes sinon toujours exactes, sur la ville ou le territoire²⁰. Il n'est pas question dans ces quelques pages de procéder à une étude critique détaillée de l'apport de ces textes et je me limiterai à quelques observations indispensables pour comprendre les difficultés de cette reconstruction historique, dans la mesure où ces difficultés sont généralement passées sous silence par les quelques chercheurs s'étant intéressés au sujet.

Al-Bakri, Ibn Khaldun et Ibn al-Khatib sont donc les plus prolixes et ceux qui apportent semble-t-il la plus grande précision, en particulier sur la chronologie de la dynastie. Mais les apparences sont trompeuses car, s'il y a une réelle constance des faits relatés d'un auteur à l'autre, les dates avancées par chacun n'en sont pas moins pratiquement inconciliables, comme un tableau comparatif en rend bien compte en annexe de ce texte (voir Table 24.1). Pas plus de cinq coïncidences de dates entre al-Bakri et Ibn Khaldun²¹ et une seule entre al-Bakri et Ibn al-Khatib²². De plus, trois de ces points d'ancrage correspondent aux incursions fatimides bien datées par d'autres corpus de sources médiévales. Entre ces jalons, l'imprécision est totale²³ : la durée de certains règnes peut varier du simple au double (respectivement 28 et 62 ans pour Salih b. Sa'id) et des faits majeurs comme la fondation de la nouvelle capitale, Madinat Nakur se présentent sous différentes versions (par Sa'id b. Idris sur l'emplacement d'un souk installé par son grand-père selon al-Bakri, par Idris b. Salih dans un premier temps puis par Sa'id b. Idris dans un deuxième selon Ibn Khaldun). Le nombre même des souverains varie de 11 pour al-Bakri à plus de 13 pour Ibn Khaldun qui admet d'une part qu'Idris b. Salih succéda au fondateur de la dynastie et qui considère d'autre part que l'émirat eut plusieurs chefs Salihides

20 Al-Ya'qubi, *Description du Maghreb*, 25-7 ; Ibn Hawqal, *Configuration de la terre* ; Ibn Hayyan, *Crónica del califa Abderraḥmān III*, 218, 279, 285 ; García Gómez, *Anales palatinos del califa* ; al-Bakri, *Kitab al-masalik*, 180-97 ; al-Idrisi, *Kitab nuzhat*, 164 (édition de M. Hadj-Sadok, publiée à Paris, 1983) ; Ibn Khaldun, *Kitab al-'ibar*, 1:282-6 (édition de M. G. de Slane, publiée à Alger, 1847) ; Ibn Khaldun, *Histoire des Berbères*, 2:137-43 ; Ibn al-Khatib, *Kitab a'mal al-a'lam*, 171-6 ; Ibn al-Khatib, *Kitab a'mal al-a'lam. Partie 3*², 110-13 ; Ibn 'Idhari, *Kitab al-bayan*, 1:176-80.

21 Vers 709 fondation de l'émirat ; 917 fin du règne de Sa'id b. Salih et début de celui de Salih b. Sa'id ; 927 début du règne d'al-Mu'ayyad ; 929 début du règne d'Abu Ayyub ; 947-71 durée du règne de Jurtum.

22 Ibn al-Khatib, *Kitab a'mal al-a'lam. Partie 3*², 110-12.

23 Comparer par exemple les généalogies des émirs de Nakur reconstruites par Pellat, *Encyclopaedia of Islam*, 2^e éd., s.v. « Nakūr », 7: fig. p. 942, et Tahiri, *Imarat Bani Salih*, fig. 9, p. 251.

entre Jurtum b. Ahmad et la prise de pouvoir par les Azdaja venus de l'Oranais (au plus tard en 1020).

TABLE 24.1 Une comparaison des dates données par al-Bakri et Ibn Khaldun pour la chronologie de la dynastie salihide.

Les Salihides de Nakur (selon al-Bakri)	Les Salihides de Nakur (selon Ibn Khaldun)
1. Salih b. Mansur/al-'Abd al-Salih (c. 91-? / c. 709-?) (sous al-Walid [86-96 / 705-15]) <i>Apostasie : Dawud al-Rundi, puis restauration (121 / 738)</i> 2. Al-Mu'tasim b. Salih (? / ?) (règne très peu) [Idris b. Salih (?-215? / ?-830?)] Ce souverain n'est pas pris en compte par al-Bakri	1. Salih b. Mansur/al-'Abd al-Salih (91-132 / 709-50) (sous al-Walid [86-96 / 705-15]) <i>Apostasie : Dawud al-Rundi, puis restauration (121 / 738)</i> 2. Al-Mu'tasim b. Salih (132-? / 750-?) (règne très peu) 3. Idris b. Salih (?-143 / ?-760/1) <i>Fondation de Nakur qui reste inachevée</i>
800	800
3. Sa'ïd b. Idris (215-52 / 830-66) (règne 37 ans) <i>Fondation de la ville de Nakur (c. 215 / 830 ?)</i> <i>Raid viking selon Ibn al-Qutiya (230 / 844-5)</i> <i>Invasion viking 244 / 858-9 (8 jours)</i>	4. Sa'ïd b. Idris (143-88 / 760/1-804) (règne 37 ans) 800 <i>(Re)fondation de la ville de Nakur (c. 215 / 830 ?)</i> <i>Invasion viking 144 / 761 [lapsus]</i>
4. Salih b. Sa'ïd (252-80/866-93) (règne 28 ans) 5. Sa'ïd b. Salih (280-305/893-917) <i>Construction du ribāṭ de Nakur</i>	5. Salih b. Sa'ïd (188-250 / 804-64) (règne 62 ans) 6. Sa'ïd b. Salih (250-305 / 864/5-917)
910	910
Masala b. Habus et gouverneur Dalul (305 / 916-17) <i>Occupation fatimide de la ville</i> <i>Têtes de Sa'ïd et autres Banu Salih exposées sur les murailles de Raqqada (305 / 917)</i>	Masala b. Habus et gouverneur Dalul (305 / 916-17) <i>Occupation fatimide de la ville (54^{ème} année du règne)</i> <i>Têtes de Sa'ïd et autres Banu Salih exposées sur les murailles de Raqqada (305 / 917)</i>

 Les Salihides de Nakur
 (selon al-Bakri)

6. Salih b. Sa'ïd al-Yatim (305-15 / 917-27)
(règne 20 ans) [lapsus pour 12]
Conquête de Melilla en 314-15 / 926-7
[*Début du protectorat omeyyade ?*]
 7. Al-Mu'ayyad b. 'Abd al-Badi' (315-17 / 927-9)
Musa b. Abi 'l-'Afiya (317 / 929)
Destruction de Nakur
 8. Abu Ayyub Isma'il (317-23 / 929-34) *Reconstruction de Nakur, rétablissement du marché*
Sandal et gouverneur *kutāma*
Marmazu (323 / 935)
Occupation fatimide
 9. Musa « Ibn Rumi » (323-4 / 934-5)
 10. 'Abd al-Sami' b. al-Jurtum (324-36 / 936-47)
 11. Jurtum (336-60 / 947-71)
- [*Protectorat omeyyade : dirhams omeyyades de 372/982, 386/996, 387/997, 396/1005, 397/1006*]
Azdaja (360-? / 971-?)
Restauration des Banu Jurtum (?/?)

Ya'la b. Futuh al-Azdaji

et ses descendants jusqu'en 460 / 1068
(rédaction de l'ouvrage d'al-Bakri)

 Les Salihides de Nakur
 (selon Ibn Khaldun)

7. Salih b. Sa'ïd al-Yatim (305-15 / 917-27/8)
8. Al-Mu'ayyad b. 'Abd al-Badi' (315-? / 927/8-?)
Musa b. Abi 'l-'Afiya (317 / 929-30)
Destruction de Nakur
9. Abu Ayyub Isma'il (317-20 / 929/30-932/3)
Reconstruction de Nakur
(y règne 3 ans)
Sandal
Occupation fatimide
10. Musa b. 'Ali (?-360 / ?-970/1)
11. 'Abd al-Sami' b. al-Jurtum (329-36 / 940/1-947/8)
12. Jurtum b. Ahmad (336-60 / 947/8-971)
13. Successeurs jusqu'en 406/1015 ou 410 / 1019-20

[*Protectorat omeyyade : dirhams omeyyades de 372/982, 386/996, 387/997, 396/1005, 397/1006*]
Azdaja

Ya'la b. Futuh al-Azdaji

(406 ou 410 / 1015/16-1019/20-1032)
Destruction définitive de Nakur

Fin des Azdaja vers 460 / 1068

On accorde généralement plus de crédit à la version rapportée par al-Bakri, parce que celui-ci est plus proche des événements et surtout parce qu'il reprend l'ouvrage perdu d'al-Warraq, informateur du calife omeyyade al-Hakam II, qui avait très probablement bénéficié de témoignages directs par la bouche d'émissaires envoyés par les émirs de Nakur à la cour de Madinat al-Zahra²⁴. Pourtant, des incongruités dans le récit d'al-Bakri imposent de se retourner vers son lointain successeur sur certains points douteux – sachant par ailleurs que les incohérences internes de la version d'Ibn al-Khatib interdisent pratiquement de recourir à celui-ci : on supposera par exemple avec Ibn Khaldun qu'Idris b. Salih accéda bien au pouvoir, ne serait-ce que parce que dans le cas contraire il faudrait admettre que le fondateur de la dynastie régna 78 ans²⁵. Après la relation des événements de l'année 971 (mort de Jurjum), la narration d'al-Bakri change brusquement de ton, abandonne toute précision et résume à grands traits plusieurs décennies²⁶. Pour cette dernière phase de l'histoire de l'émirat de Nakur – d'ailleurs au début de son déclin – c'est bien à nouveau chez Ibn Khaldun qu'il nous faut chercher l'information manquante.

La construction d'une identité

L'ancrage berbère

La revendication d'une origine himyarite par Salih b. Mansur est bien connue de tous. La genèse des Salihides aurait été en cela similaire à celle d'autres dynasties du Maghreb à la même époque, à commencer par les Idrissides : un personnage charismatique venu d'Orient regroupe autour de lui des populations berbères qui le choisissent pour guide pour des raisons et dans des conditions qui nous échappent en grande partie (valeur personnelle de l'élite – ou de son groupe – prestige octroyé aux branches « nobles » des conquérants, force de conviction du message spirituel diffusé par cet élu, rôle d'arbitre imparti à celui-ci, meilleure intégration espérée dans le jeu politique et économique à l'échelle de l'état islamique ?). Mais si l'on connaît avec une certaine précision le contexte de la venue d'Idris I au Maghreb, il n'en est pas de même pour Salih

24 Tahiri, « Rif al-Maghrib », 36.

25 Le territoire lui ayant été donné en *iqṭā'* en reconnaissance de ses services dans le contrôle territorial du Maghreb, on peut admettre qu'il avait alors au moins une vingtaine d'années : il serait donc mort plus que centenaire ! À ce jour, je n'ai encore lu aucun auteur – ancien ou moderne – que cela ait eu l'air de surprendre particulièrement.

26 À partir de ce moment, on peut penser qu'al-Bakri ne peut plus trouver matière dans l'ouvrage d'al-Warraq qui est lui-même décédé en 974.

et très tôt des doutes sont exprimés. À propos de l'émirat de Nakur, al-Ya'qubi nous avise ainsi :

[La principauté] d'un homme appelé Salih b. Sa'ïd qui prétend être de la tribu de Himyar ; mais les gens du pays assurent qu'il est lui-même indigène et appartient à la tribu des Nafza. Le nom de la capitale est Nakur²⁷.

C'est de Salih b. Sa'ïd dont il parle alors, mais dans une société patrilinéaire, rejeter les prétentions généalogiques d'un personnage c'est rejeter celles de ses prédécesseurs. En revanche, le doute semble disparaître chez les auteurs plus tardifs. Al-Bakri nous dit que :

Salih b. Mansur le Himyarite, surnommé al-'Abd al-Salih ... fit la conquête de cette contrée sous le règne [du calife] al-Walid b. 'Abd al-Malik. Arrivé dans le Maghreb à l'époque de la première conquête musulmane, il s'établit au port de Tamsaman²⁸.

Ibn Khaldun va plus loin encore dans la précision :

Lors de la conquête musulmane, les vainqueurs se partagèrent les cantons et les provinces du Maghreb et, à plusieurs reprises, ils obtinrent des califes l'envoi de nouvelles troupes afin de faire la guerre aux Berbères. Dans le premier corps de ces renforts, lesquels étaient composés d'Arabes de toutes tribus, se trouva un chef himyarite appartenant à ceux du Yémen et nommé Salih b. Mansur. Ce guerrier, qui était généralement connu par le sobriquet d'al-'Abd al-Salih, s'appropriâ [le territoire de] Nakur et, vers l'an 91 de l'hégire (709-10), il obtint du calife al-Walid b. 'Abd al-Malik l'autorisation de garder ce pays comme *iqṭā'*²⁹.

Récemment, A. Tahiri offre une hypothèse plausible mais non certaine en faveur de l'origine berbère de Salih. Selon lui, ce personnage, était tout simplement un Nafza d'Ifriqiya ; alors qu'il étudiait les sciences coraniques à Kairouan, Hasan b. al-Nu'man le convainquit de voyager vers le Maghreb al-Aqsa et de se donner pour objectif la conversion des tribus de son groupe établies entre la

27 Al-Ya'qubi, *Kitab al-buldan*, 25. L'ouvrage est composé en 891.

28 Al-Bakri, *Kitab al-masalik*, 193.

29 Ibn Khaldun, *Kitab al-'ibar*, 2:137.

Moulouya et *hiṣn* Masttasa³⁰, tâche qu'il accepta et mena à bon port, comme on le sait. Je reviendrai plus loin brièvement sur le prosélytisme de Salih et de ses descendants en faveur d'un malikisme strict.

Ce qu'il me semble intéressant d'explorer auparavant, ce sont les processus adoptés pour ancrer profondément le réseau familial des Banu Salih dans le tissu tribal préexistant.

Quatre grands ensembles tribaux se partageaient alors l'arc montagneux du Rif : Ghumara, Sanhaja, Nafza et Battuya³¹. Les Nafza du Rif paraissent avoir fédéré eux-mêmes divers groupes ou fractions, parmi lesquels, il n'est pas étonnant que soient mentionnés de façon réitérée les deux tribus du noyau initial de l'émirat, les Tamsaman et les Banu Waryaghal. Les premiers ont accueilli sur leur territoire le fondateur – dont on nous dit qu'il aurait épousé une femme sanhaja³² – et celui-ci y a établi sa première capitale, « au port de Tamsaman, à Badkun, endroit situé sur le Wadi al-Baqar »³³. Comme cela a été évoqué plus haut, la fondation de la seconde capitale semble s'être jouée en deux temps. Sur la rive droite de l'oued Nakur³⁴, Salih b. Mansur installe tout d'abord un groupe de berbères, dont l'origine n'est pas précisée – mais cela a toute chance d'être des Tamsaman puisque c'est de leur territoire qu'il s'agit – pour qu'ils y créent un souk. Ce souk ne peut être qu'intertribal puisque sur la rive opposée (située à quelques dizaines de mètres) vivent les Banu Waryaghal. Plus tard (sans doute vers 830), Sa'ïd b. Idris fonde la ville de Nakur, cette fois-ci sur la rive gauche de l'oued et face au marché, en territoire Banu Waryaghal donc (qui donnent leur nom à l'une des portes de la cité). Évidemment, un tel projet ne pouvait être mené à bien qu'en accord étroit avec les deux groupes concernés³⁵. Les émirs successifs manifestent ainsi un pouvoir fédérateur notable.

30 Tahiri, « Los Omeyas en el Magreb », 285 ; « Los omeyas y al-Magrib », 22.

31 Plus de détails sur la composition de ces groupes dans Tahiri, « Rif al-Maghrib », 35 et « Bereberes en al-Andalus », 59-60.

32 Al-Bakri, *Kitab al-masalik*, 184. Deux des trois fils de cette femme furent ensuite appelés à régner : al-Mu'tasim et Idris.

33 Al-Bakri, *Kitab al-masalik*, 183.

34 Très vraisemblablement au lieu-dit aujourd'hui Azru n-Isrit, où des traces d'occupation et d'activité artisanale médiévale ont été repérées (cf. *infra*).

35 Ibn Khaldun considère pour sa part que c'est Idris b. Salih qui entreprend la construction de la ville de Nakur (avant 760-1), mais que son projet reste inachevé jusqu'à l'intervention définitive de son fils (Ibn Khaldun, *Kitab al-'ibar*, 2:138). C'est une version intermédiaire qu'adopte Pellat dans l'*Encyclopaedia of Islam* : le fondateur de la ville est Sa'ïd b. Idris, mais dans la première année de son règne, tel que le fixe Ibn Khaldun (761). A. Tahiri reconstitue sans preuve définitive un processus plus complexe encore : première enceinte construite par Sa'ïd b. Salih (864-917) autour d'une ville qui n'était pas encore fortifiée,

Outre les Banu Waryaghal, d'autres tribus interviennent semble-t-il fréquemment dans les crises politiques et prennent parti dans les rivalités dynastiques, voire les provoquent, à moins que – à l'inverse – elles ne soient manipulées par les Banu Salih impliqués dans ces conflits ; ce sont en particulier, les Kaznnaya, les Banu Yaslitan et les Banu Yattuft, qui occupent le cœur du territoire, mais aussi des Sanhaja, des Baranis ou des Miknasa. On peut citer, entre autres exemples : la révolte des Baranis contre Sa'ïd b. Idris, celle des Banu Waryaghal et des Kaznnaya contre Salih b. Sa'ïd (incités par Idris, un des frères de celui-ci), la fronde fiscale des Miknasa (déjà géographiquement marginaux) contre le même Salih, le soulèvement de Sa'adat Allah b. Harun contre son cousin Sa'ïd b. Salih, entraînant les Banu Yaslitan avec lui, etc. Tout se passe donc comme si, à partir d'implications personnelles, les Banu Salih avaient effectué au cours du temps un véritable quadrillage des territoires tribaux, en particulier du noyau central de l'émirat. Il est probable que les liens ainsi établis aient reposé en partie sur une politique matrimoniale efficace, mais les quelques unions mentionnées par les sources textuelles concernent toutes des mariages entre cousins au sein des prétendus Himyarites, suivant un système de parenté bien connu.

Il n'y a donc pas confusion des genres ; les chefs de familles salihides ne sont pas des chefs de tribus et celles-ci maintiennent sans aucun doute leurs propres structures de gouvernement. Encore que les uns et les autres soient étroitement mêlés, ce sont aussi les choix de ces tribus qui semblent s'imposer, autant sinon plus que les intrigues de palais, lors de l'avènement d'un nouvel émir. Ainsi, au retour d'exil de Salih b. Sa'ïd, « les Berbères apprenant son arrivée s'empressèrent de tous côtés à sa rencontre ; ils vinrent à lui et lui confièrent le pouvoir »³⁶. On ne peut pas prendre au pied de la lettre ces phrases d'al-Bakri, mais elles donnent au moins une idée de l'interdépendance des acteurs du jeu politique. Il n'y a pas trace à Nakur de ce qui est signalé à Aghmat déjà comme un souvenir : l'élection annuelle, par roulement, du détenteur du pouvoir (par une assemblée de notables représentatifs plutôt que par l'ensemble de la population)³⁷.

seconde enceinte élevée par Isma'il Abu Ayyub (932-4), les dates de règnes indiquée ici étant celles admises par cet auteur : Tahiri, « Proceso de urbanización en el Rif », 47 ; « Rif al-Maghrib », 48. Il y a là un bon exemple du caractère insaisissable de la chronologie des faits relatés (et donc – soulignons-le – de la signification historique de ceux-ci), l'archéologie n'ayant jamais eu son mot à dire dans cette discussion !

36 Al-Bakri, *Kitab al-masalik*, 193.

37 Al-Bakri, *Kitab al-masalik*, 292 : « Autrefois, à Aǧmāt, les habitants se transmettaient entre eux la charge d'émir ; celui qui en avait exercé les fonctions pendant un an était remplacé

L'ancrage andalusí

L'une des caractéristiques de l'émirat salihide de Nakur est en somme la quasi symbiose ayant existé entre la famille régnante et le tissu tribal, qui en a fait un état majoritairement berbère. Mais ce fut aussi un état prioritairement tourné vers al-Andalus omeyyade et qui entretint avec lui, à des degrés divers au cours du temps, une relation particulière de dépendance et de complémentarité. Cette relation est précoce et basée sur quatre piliers.

Le premier est la confiance établie depuis l'obtention du territoire en *iqṭā'* par le calife omeyyade al-Walid, confiance renouvelée durant le long séjour (cinq années ?) que fit 'Abd al-Rahman I dans le Rif lors de sa fuite depuis l'Orient, puis par l'aide accordée pour sa traversée de la Méditerranée à la conquête de la péninsule Ibérique.

Le second est peut-être l'existence de liens de sang (ou compris comme tels) : on sait que la mère de 'Abd al-Rahman I était une Nafza et que c'est comme Nafza que Salih b. Mansur est vu par certains chroniqueurs.

Le troisième, très puissant, est la profession d'un même credo. Aux VIII^e-IX^e siècles, Nakur est le seul pays malikite du Maghreb occidental, face aux kharidjites Rustumides de Tahert, Midrarides de Sijilmassa et aux Barghwatta du Tamasna (quelles que fussent les relations de ceux-ci avec les kharidjites), face aussi aux Idrissides shiïtes de Fès puis, au x^e siècle, aux Fatimides d'Ifriqiya. Toutes les sources insistent sur le rôle de Salih b. Mansur comme propagateur de la foi islamique dans les montagnes rifaines, sur la persuasion de sa parole³⁸, et sur la constance de la dynastie à proclamer cette foi et la règle malikite³⁹. Un de ses descendants au moins ('Abd al-Rahman) sera d'ailleurs *faqīh*.

Le quatrième pilier, enfin, est l'inéluctable contrainte géographique. Si l'aspérité de la chaîne rifaine complique grandement les communications avec l'arrière-pays, le territoire des Banu Salih est au contraire largement ouvert sur la Méditerranée. C'est vers lui que s'établit un commerce actif et ce sont ses côtes qui servent de base arrière à la dynastie en cas de nécessité.

par un autre que le peuple choisissait dans son sein. Cela se faisait toujours par suite d'un arrangement à l'amiable ; c'est du moins ce que rapporte Muḥammad ibn Yūsuf le Kairouanide ».

38 Al-Bakri, *Kitāb al-masalik*, 184. Les sources mentionnent aussi, ce qui est suffisamment rare pour être souligné, un moment d'apostasie collective, en 738, rapidement surmonté.

39 Al-Bakri, *Kitāb al-masalik*, 193-4 : « Les Ṣāliḥides sont toujours restés attachés à la tradition et à la communauté ; ils ont toujours suivi le rite de Mālik ibn Anas – que Dieu soit satisfait de lui –. Sa'īd et son père Ṣāliḥ dirigeaient la prière publique, faisaient le prône et savaient par cœur le Qur'ān ».

Pour illustrer l'intensité des liens tissés entre Nakur et al-Andalus, passons rapidement en revue quelques faits marquants. Ils n'ont d'équivalent pour aucun autre espace politique, mais il est vrai que les sources utilisées sont toutes explicitement pro-omeyyades. L'implication, en tout cas, est réciproque et les personnages passent d'un pays à l'autre ; on sait par exemple que, avant l'attaque fatimide lancée par 'Ubayd Allah, l'un des poètes de la cour salihide est originaire de Tolède. Du point de vue politique, le premier geste des Omeyyades qui nous soit rapporté est le rachat par l'émir cordouan Muhammad I de deux des cousines de Sa'id, faites captives par les Normands en 858. Quelques décennies plus tard, 'Abd al-Rahman, fils de Sa'id et *faqih* malikite, s'engage en al-Andalus dans la lutte contre 'Umar b. Hafsun, puis dans d'autres combats au nord du pays où il meurt en martyr (916 ?)⁴⁰.

Chaque victoire des Banu Salih contre les Fatimides est annoncée officiellement dans les mosquées et célébrée à Cordoue ; le calife manifeste sa reconnaissance par l'envoi de présents. C'est le cas lors du retour de Salih b. Sa'id dans sa ville et de la victoire qui s'en suit (917), ou encore à l'issue de la seconde expédition fatimide, quand le gouverneur imposé à la ville est exécuté et sa tête envoyée au calife de Cordoue (934).

À chaque revers, que ce soit face à un ennemi extérieur (les Fatimides) ou en conséquence de dissensions internes, les membres de la famille salihide trouvent refuge en al-Andalus où ils doivent bénéficier, outre de la bienveillance du régime, du soutien de leurs propres réseaux facilitant leur séjour comme leur retour vers leur pays quand cela est possible. Ainsi en 917, Nakur prise par les Fatimides et Sa'id tué, les princes survivants se réfugient à Malaga, à l'invitation de 'Abd al-Rahman III. Un peu plus tard (935), quand l'émir Ibn Rumi est démis de ses fonctions par son cousin, il trouve asile à Bajjana. Enfin, à la chute de la dynastie himyarite et après la prise du pouvoir par les Azdaja (1020), c'est à Malaga que la famille s'exile définitivement, dans un contexte politique de plus en plus confus⁴¹.

Mais à mesure qu'al-Andalus croît en puissance, cette « amitié » n'est pas sans arrière-pensée. La frappe de monnaies d'argent par le califat omeyyade

40 Al-Bakri, *Kitab al-masalik*, 185.

41 Certains membres de la famille salihide ne s'exilent sans doute pas puisque quelques-uns de leurs descendants sont évoqués à l'époque mérinide par al-Badisi, *Vie des Saints du Rif*, 95. Les grands ancêtres, eux, restent présents encore aujourd'hui, leurs mausolées installés sur le rivage ayant fait bénéficier celui-ci de leur baraka, des siècles durant. Voir : Cressier, « À quel saint se vouer ? », 87-88.

dans un atelier nommé « Nākūr »⁴², entre 372/982 et 397/1006, laisse entendre qu'à ce moment l'émirat est devenu un vrai protectorat. Au milieu du IX^e siècle déjà, les deux villes extrêmes de la côte rifaine, Melilla (926) et Ceuta (931) tombent toutes deux aux mains des Omeyyades qui les fortifient et développent leurs ports respectifs ; c'est sans doute l'expédition maritime des Omeyyades de 935 qui marque un point de non retour⁴³. Une éventuelle expansion de l'émirat est ainsi bloquée et surtout le trafic commercial nord-sud, que Nakur contrôlait en grande partie doit en pâtir. Or la vocation maritime de l'émirat était claire. Elle se traduit dans les textes par le nombre de ports qui y sont mentionnés. Al-Bakri, qui suit al-Warraq, en indique treize. Bien sûr ce chiffre inclut de simples havres, facilitant le cabotage, et des doublons qui permettent la protection contre des vents de directions différentes, mais pour les plus importants d'entre eux, ces auteurs précisent aussi les ports de la côte d'al-Andalus qui leur font face et qui sont leurs interlocuteurs logiques. En voici la liste, d'est en ouest : Muluya, Malila (face à Salobreña et Almuñecar), Tarf Harak (face à Jete), Ghassasa⁴⁴, Marsà Kart (face à Vélez Malaga), Marsà al-Dar, Awktis (ou Abu'l-Hasan), Wadi al-Baqar/Tamsaman (face à Bizilyana/Bezmiliana)⁴⁵, al-Mazzama (face à Malaga), Busikur⁴⁶, Buqquya, Badis, Ballish. Dans tous les cas, la traversée est dite se faire en une journée et demie.

Cette abondance de lieux cités contraste avec les deux seules villes mentionnées comme partenaires vers le sud, Fès et Sijilmassa. La mention de cette dernière permet de penser que Nakur contrôlait effectivement l'un des itinéraires commerciaux entre le grand port caravanier saharien et al-Andalus, et que s'y effectuait la rupture de charge terre/mer. Il est vraisemblable alors, ainsi que le suggère A. Tahiri, que cet itinéraire ait précédé celui passant par Fès et Ceuta et que Nakur ait été le premier moteur de ce flux commercial, dès le VIII^e siècle.

42 Sáenz Díez, *Las acuñaciones del Califato* ; « Nakur como ceca », 3:12-14. Peu d'années auparavant, il est possible qu'ait eu lieu une frappe occasionnelle de monnaie d'argent fatimide au nom de l'émir de Nakur 'Abd al-Samī' al-Jurtum, mais l'information qui vient d'être publiée doit être soumise à une analyse plus approfondie : Gaspariño García, « ¿Un dirham profatimí acuñado en Nākūr? », 27-31.

43 Ibn Hayyan, *Crónica del califa Abderrahmān III*, 276-7.

44 Toponyme tribal mentionné par al-Bakri, mais pas spécifiquement comme port.

45 « Tūnyana » dans le texte arabe, à la suite sans doute de confusions de copiste. C'est d'ailleurs bien Bizilyana qu'indique Ibn Khaldun, *Kitāb al-ʿibar*, 2:139.

46 Toponyme mentionné comme port plus tardivement, par al-Idrisi.

Bref coup d'œil à la culture matérielle de Nakur

La meilleure description de la ville nous vient d'al-Bakri. Résumons-la en quelques lignes : Nakur était entourée d'une muraille de terre (*libn*)⁴⁷ percée de quatre portes (de Sulayman au sud, du Musalla à l'ouest, des Juifs au nord et des Banu Waryaghal entre le sud-est et le nord) ; elle disposait de souks et de bains et sa mosquée était construite « comme celle d'Alexandrie » avec des colonnes de thuya. Il existait un faubourg (*qariya*), dit « des Slavons » (*qaryat al-Sāqāliba*) ; la ville était environnée de riches jardins-vergers et de moulins.

Que nous dit l'archéologie ? À la vérité, fort peu jusqu'à notre intervention des années 1990. A. Sánchez Pérez se limite à énumérer ses trouvailles : des sols de brique, un possible hammam, des fragments de verre et de métal, des creusets, des moules de céramique (?), des fragments de bijoux, des monnaies, des projectiles de pierre, des tuyaux de poterie, des tuiles et même des fragments de portes de bois. De tout cela, seule une photographie est publiée : elle est presque illisible⁴⁸. A. Mekinasi se limite quant à lui à fournir deux clichés d'un moule à amulettes en pierre lithographique trouvé en surface ; l'une de ces amulettes est zoomorphe⁴⁹. Enfin, Ch. L. Redman, après avoir réalisé six sondages de 2 × 2 m répartis aléatoirement, affirme n'avoir mis au jour aucun vestige d'habitat et ne signale guère qu'un silo réutilisé selon lui comme sépulture. Quelques dessins de formes céramiques, non datées, sont offerts à la sagacité du lecteur⁵⁰.

Notre propre intervention a combiné télédétection et prospections, et s'est complétée au sol de trois sondages d'amplitude limitée, deux dans la partie centrale et un sur le tracé supposé de l'enceinte intérieure. Elle nous a permis de dresser une image plus précise de ce que fut la capitale salihide (Fig. 24.1).

Il faut souligner que ces approches complémentaires à différentes échelles ont été considérablement gênées par la profonde transformation de l'environnement survenu au début des années 1980 avec la construction du grand barrage « Abd el-Krim el-Khattabi » : celui-ci est en effet implanté sur les reliefs verrouillant la vallée de l'oued Nakur à son débouché sur la plaine littorale (Fig. 24.2). C'est sur ces reliefs que s'étendait la ville (rive gauche) et son quartier artisanal extra muros (rive droite) (Fig. 24.1 : n° 6 et 7). Malheureusement, sur

47 Et donc pas nécessairement en brique crue, comme le terme est hélas systématiquement traduit.

48 Sánchez Pérez, « El misterioso Rif occidental », 19. Rien de ce mobilier n'a pu être retrouvé au musée de Tétouan où il aurait dû théoriquement être déposé.

49 Mekinasi, « Reconocimientos arqueológicos en el Rif ».

50 Redman, « Survey and Test Excavation », fig. 29.

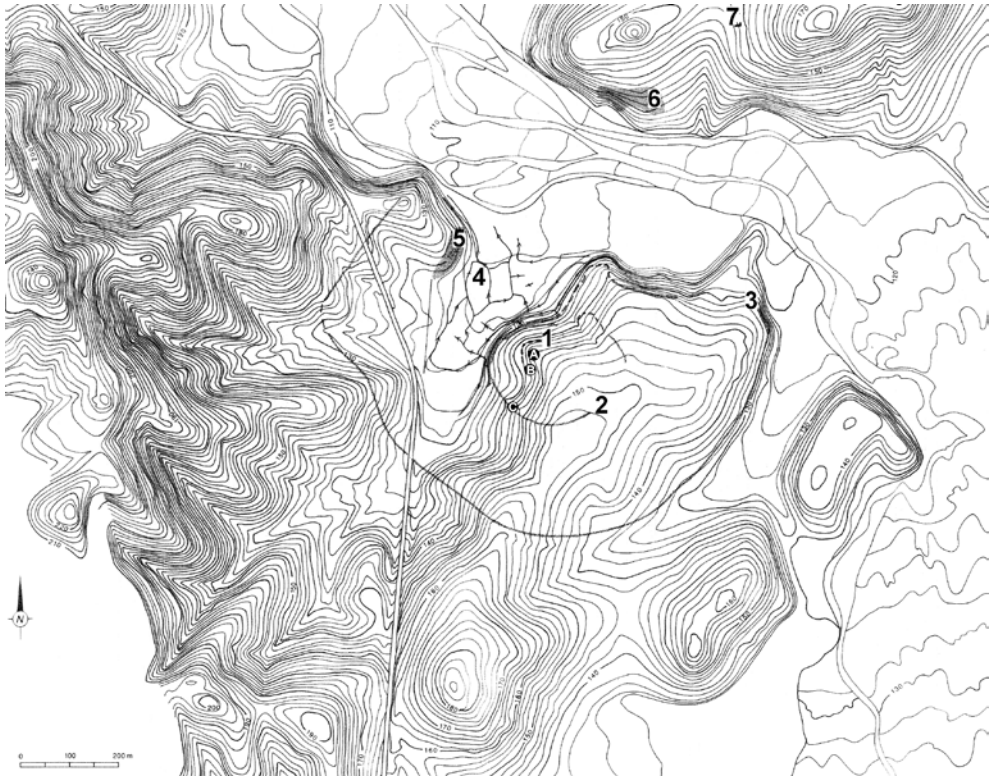


FIGURE 24.1 *Tracé des enceintes concentriques de la ville de Nakur et situation des vestiges.* (1) *qaşaba*; (2) enceinte intérieure; (3) enceinte extérieure; (4) réseau d'irrigation moderne; (5) zone artisanale, d'ensilage et de nécropole; (6) zone artisanale (métallurgie); (7) mosquée extérieure. A, B, C : localisation des sondages effectués par notre équipe en 1997.

la ville disparue a été construite une cité ouvrière, tandis que la mise en eau du barrage ennoya d'une part tout l'amont de la vallée et entraîna d'autre part la restructuration totale des parcelles irrigués de l'aval, entre Nakur et la côte.

L'exploitation de l'espace périurbain

Malgré ce handicap, l'analyse des clichés aériens verticaux antérieurs à la construction du barrage a permis la cartographie des parcelles de fond de vallée et des réseaux hydrauliques qui les vivifiaient. Un ou deux de ceux-ci sont peut-être associables à la ville médiévale⁵¹. Issus de prises d'eau sur l'oued pérenne, ils s'intégraient dans une chaîne plus longue dont, dans les années

51 González Villaescusa, « XII. Los perímetros irrigados », fig. 81.



FIGURE 24.2 *Le barrage moderne « Abd-el-Krim El-Khattabi » sur l'oued Nakur.*
La ville médiévale s'étendait sur la colline, aujourd'hui urbanisée, à droite de la photographie.
CLICHÉ : P. CRESSIER.

1950, D. M. Hart avait documenté le mode de fonctionnement collectif basé sur la structure segmentaire du peuplement tribal⁵². La tradition orale, encore vive au début des années 1980, relative aux légendaires échanges de messages entre une princesse et son soupirant par l'intermédiaire d'une grande *sāqīya* reliant Nakur à al-Mazamma s'explique sans doute par l'existence passée dans la plaine côtière d'un vaste réseau hydraulique médiéval dont les deux villes constituaient les points nodaux, en tête et en fin de distribution. Un fait s'impose alors clairement : comme d'autres cités fondées à la même époque au Maroc (Aghmat, Nul Lamta, Sijilmassa, Fès, etc.) ou en al-Andalus (Murcie, Grenade ?), la mise en place de la ville nouvelle de Nakur incluait dans un

52 Hart, *The Ayth Waryaghar of the Moroccan Rif*; voir cartes XII p. 448 et A1 p. 470. Mais on ne peut, sans plus de discussion, rétro-projeter sur le passé des observations faites au milieu du xx^e siècle.

même programme celle d'un ample réseau hydraulique⁵³ et d'un terroir irrigué permettant une agriculture de haut rendement et productrice d'excédents⁵⁴.

L'enceinte, l'organisation urbaine et les modes de construction

L'analyse conjointe des clichés aériens disponibles et d'une carte topographique au 1/5 000 dressée dans le cadre des travaux de construction du barrage a mis en évidence des anomalies topographiques linéaires qu'il était tentant de mettre en relation avec la muraille urbaine, ce qu'un sondage a pu confirmer aisément (Fig. 24.1 : C). La surprise a été qu'il y avait non pas une mais deux murailles⁵⁵, ovoïdes et concentriques, se développant autour de la zone sommitale que nous interprétons comme *qaṣaba* (Fig. 24.1 : n° 1, 2, 3). Le plus grand axe de cette ellipse irrégulière mesure près de 900 m (soit une superficie totale voisine de 60 ha). Sans autre fouille, il n'est pas possible de savoir si les deux murailles sont contemporaines et délimitaient des zones fonctionnelles distinctes ou si elles rendent compte d'une ampliation de la ville à un moment donné de son histoire. Les observations de surface montrent que la plus grande des deux murailles enserrait des nécropoles (nombreux ossements humains), des espaces d'emménagement (silos) et des zones d'activité artisanale (scories) (Fig. 24.1 : n° 5). Quant à la forme quasi circulaire de la première enceinte, il faut y voir la conséquence de la topographie du lieu plutôt qu'une référence à la Bagdad abbaside qui n'aurait pas lieu d'être dans le contexte de formation de l'émirat salihide.

L'un des sondages a démontré par ailleurs que, si le rempart de Nakur était bien élevé en terre (*libn*), ainsi que l'indiquent certaines sources, il ne s'agissait pas de brique crue (*tūb*) comme cela a été interprété, sinon de pisé (*tābiya*) ou même de bauge. Les portes n'ont pas été localisées et on ne sait pas si des tours flanquaient cette enceinte.

Un autre sondage, implanté dans la partie sommitale (Fig. 24.1 : A), a révélé un bâtiment hypostyle élevé en briques crues, au toit de tuiles et au sol de terre battue, dont les supports étaient des poteaux de bois (Fig. 24.3). Il est alors difficile de ne pas l'identifier à « la mosquée aux colonnes de bois de thuya » de

53 Sur le caractère général de ce processus, voir Cressier, « Ville médiévale au Maghreb », 117-40.

54 Un deuxième volet de cette hypothèse, indémontrable dans l'état actuel des recherches, est que par Nakur se serait faite l'introduction de l'irrigation dans la région, comme s'était produite au même moment celle de l'islam.

55 Cette particularité n'avait jamais été mise en évidence jusque là (Cressier et al., « La naissance de la ville islamique »). On peut regretter alors que certains chercheurs qui en ont fait état dans les années suivantes n'aient pas toujours jugé bon de signaler à qui ils devaient certaines de leurs interprétations.

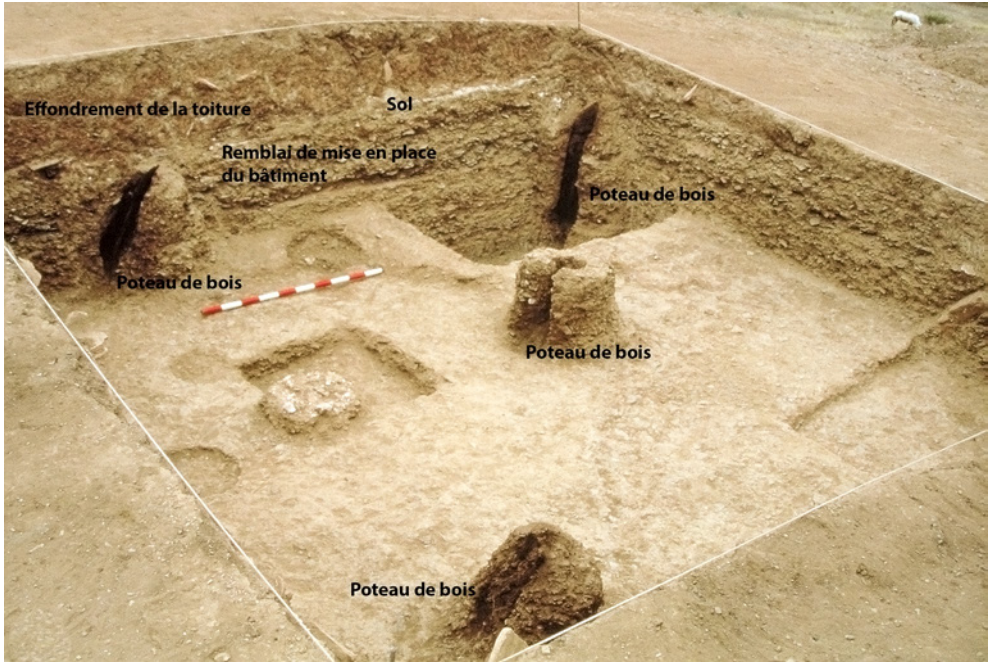


FIGURE 24.3 *Les poteaux de bois de la salle hypostyle sommitale, probable mosquée (leur gaine de terre a été maintenue pour éviter l'érosion). Les vestiges du mur de qibla se trouvent dans la berme opposée et ne sont pas visibles sur cette photographie.*
CLICHÉ : P. CRESSIER.

la description d'al-Bakri. Il n'est pas nécessaire d'insister sur le caractère fruste d'une telle architecture, en contraste absolu avec les réalisations contemporaines de l'Ifriqiya aghlabide, mais qui n'est pas sans rappeler, en revanche, la grande modestie des premières constructions idrissides de Walila/Volubilis⁵⁶. Il serait sans doute bon de nuancer alors le caractère majestueux du cadre urbain de Nakur, tel qu'il est souvent affirmé⁵⁷.

Les enseignements de la céramique

Le mobilier céramique découvert dans les différents sondages (le plus riche ayant été celui implanté sur la muraille et la construction intérieure associée) a apporté une masse d'informations nouvelles, allant bien au-delà de ce que les sources écrites pouvaient nous apporter sur la culture matérielle, mais aussi

56 Voir, par exemple : Fentress et Limane, « Excavations in Medieval Settlements », 105-22.

57 Tahiri, « Rif al-Maghrib », 46-7.

sur l'organisation sociale et le rayonnement des échanges économiques de la ville de Nakur et par extension de l'émirat dans son entier.

En ce qui concerne la céramique tournée non glaçurée, d'usage courant, tous les échantillons analysés montrent une origine locale. Certaines trouvailles de surface (pernettes, etc.) laissent entendre que les ateliers avaient fonctionné hors les murs, sur la rive droite de l'oued. Certains vases fermés à fond ombiliqué, qui n'ont pu faire l'objet d'analyses, pourraient par leur morphologie constituer des importations d'Ifriqiya. Les pièces tournées et glaçurées, quant à elles, semblent toutes importées mais leurs origines sont diverses. Ont été repérés pour l'instant des verts et manganèse élaborés à Cordoue/Madinat al-Zahra et d'autres provenant du Maghreb central (atelier indéterminé), ainsi que des glaçures brunes (« chocolat ») qui ont leurs équivalents en al-Andalus dans les productions de Bajjana et Bezmiliana, deux localités dont les textes laissaient déjà entrevoir des contacts étroits avec Nakur⁵⁸ (Figs. 24.4a-c). Il y aurait là des éléments de confirmation du rôle de plaque tournante du commerce maghrébin tenu par Nakur à la fin du IX^e-début du X^e siècle⁵⁹.

La céramique non tournée (modelée ou montée à la tournette) (Fig. 24.5) se prête à deux niveaux de discussion. Le premier concerne la notion de « berbéricité » et à la supposée inertie de ses formes d'expression artistique au cours du temps. Il apparaît clairement, tout d'abord, que cette céramique non tournée de Nakur répond à des choix formels et techniques identiques à ceux opérés au même moment sur la rive opposée de la mer d'Alboran et que, pour certaines formes au moins – marmites par exemple (Fig. 24.5) – il s'agit là d'un fonds commun hérité de l'Antiquité tardive. À l'inverse, ces productions sont totalement distinctes de celles considérées typiques des Banu Waryaghal depuis le XVIII^e siècle au moins (à décor au goudron et vernis végétal). Des ruptures se produisent donc dans ces « longues traditions », qu'il s'agit encore de dater et d'expliquer⁶⁰.

Les analyses de pâtes des vases non tournés (et non glaçurés) recueillis dans nos fouilles ont fourni une autre information de grand intérêt⁶¹. Elles mettent en évidence, en effet, l'existence de plusieurs ateliers établis dans la proche région de la capitale médiévale (les argiles présentant des caractères communs

58 Ación Almansa et al., « Les céramiques tournées de Nakūr ».

59 Étant bien entendu que la céramique n'est pas nécessairement l'objet principal du commerce et qu'elle peut être tout autant l'indice de l'existence d'échanges commerciaux d'autres natures.

60 Ación Almansa et al., « La cerámica a mano de Nakūr ».

61 Analyses réalisées et interprétées par M. Picon, Laboratoire de céramologie, MOMM-CNRS, Lyon : Ación Almansa et al., « La cerámica a mano de Nakūr ».



FIGURE 24.4

Fouilles de Nakur : trois exemples de céramique glaçurée d'importation.

(a) Cordoue/Madinat al-Zahra (vert et brun) ;

(b) Bajjana (glaçure brune) ; (c) Maghreb central (vert et brun).

CLICHÉS : P. CRESSIER.

compatibles avec une série de variations non aléatoires). Il est alors tentant de penser que l'organisation de la production suivait déjà celle documentée jusqu'à il y a peu, et se faisait à partir de micro-ateliers familiaux dispersés dans les villages environnants. Évidemment rien ne peut être dit de la répartition par genre (céramique non tournée produite par des femmes en contexte familial et céramique tournée par des hommes en ateliers spécialisés et hiérarchisés, situation en vigueur aujourd'hui).

On retrouve donc, au terme de l'étude du mobilier céramique, la double dimension culturelle et économique de l'état salihide, où l'organisation de marchés locaux étroitement dépendante de la structure du peuplement rural

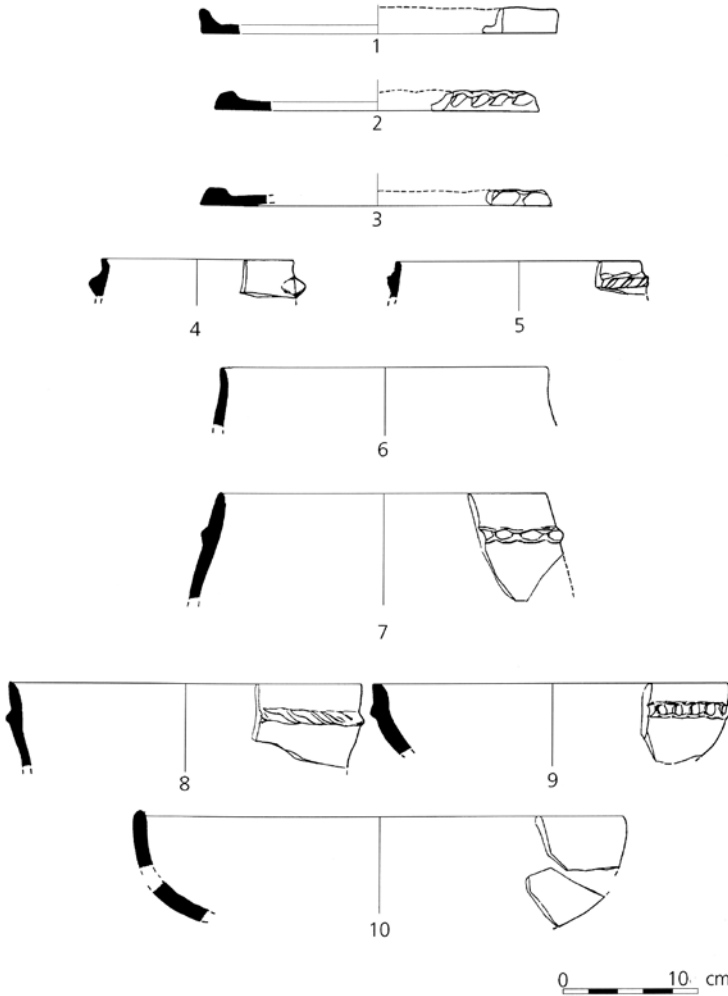


FIGURE 24.5 *Fouilles de Nakur : céramique locale non tournée ou à la tournette.*
 (1–3) couvercles ; (4–7) marmites ; (8–10) casseroles.

et périurbain coexiste avec une insertion – de la capitale au moins – dans un réseau de commerce à l'échelle méditerranéenne.

En mode de conclusion

Pour conclure brièvement ces quelques pages, qui se donnaient pour objet de proposer une autre grille de lecture aux spécialistes du domaine aghlabide,

j'insisterai tout d'abord sur ce qui fait, me semble-t-il, l'une des spécificités de l'émirat de Nakur, premier état autonome du Maghreb occidental : la coexistence de deux structures politiques fonctionnant en symbiose, une dynastie aux prétentions orientales – origine qui est censée lui apporter sa légitimité – et une mosaïque tribale qu'il s'agit de fédérer sous un gouvernement unique ; une société, en somme, qui parvient à un équilibre efficace entre « arabité » et « berbérité » (avec les guillemets qui s'imposent). Le miroir dans lequel Nakur se regarde est l'émirat (puis le califat) omeyyade cordouan qui, pour une série de raisons complémentaires lui assure pendant plus de deux siècles protection et ouverture économique vers le nord de la Méditerranée.

Le conflit des deux califats, omeyyade d'al-Andalus et fatimide d'Ifriqiya, impose ensuite à l'émirat de Nakur un rôle croissant d'état tampon et met son économie et son équilibre politique à rude épreuve jusqu'à ce que son autonomie ne doive laisser place à un véritable protectorat du puissant voisin du nord.

Ce que l'on peut saisir, par l'archéologie essentiellement, de la culture matérielle de Nakur est bien à cette image : celle d'un petit pays à l'environnement particulièrement âpre, mais dont la construction identitaire lui a permis de développer durant un temps une certaine prospérité basée principalement sur sa situation de relais nord-sud et les possibilités que lui offre la mer (non seulement l'exploitation des ressources halieutiques, mais aussi le contrôle des routes commerciales à longue distance). Malgré sa position enclavée, Nakur est bel et bien à la croisée des chemins.

Le nombre réduit des sources textuelles disponibles, leur relative confusion et le caractère orienté de la plupart d'entre elles font penser que l'on a pratiquement atteint aujourd'hui les limites de leur exploitation critique. C'est de l'archéologie, extensive et intensive, centrée sur la capitale mais étendue à l'ensemble du territoire (le littoral et ses ports, les montagnes et leurs systèmes castraux, les sanctuaires), qui seule pourra faire avancer nos connaissances ... à condition que l'érosion croissante du patrimoine historique et archéologique à laquelle on assiste depuis deux décennies n'ait pas fait disparaître celui-ci avant, à condition aussi que les historiens des textes acceptent de prendre en compte les résultats et les doutes des archéologues.